
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/1 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.1.59247

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

la notion d'hagiographie pour inclure des «lettres biographiques» du IV^e siècle, n'aurait-il pas été opportun d'incorporer tous les types de témoignages susceptibles d'éclairer le devenir historique du thème choisi? Etant donné que les mieux connues des plus anciennes saintes considérées, jusqu'à Mélanie la Jeune, ont poursuivi en Terre Sainte leur quête de la perfection chrétienne, la limitation au domaine latin restreint l'enquête plus qu'il convient, du moins pour le début de la période considérée; la documentation hagiographique en langue grecque (les deux Macrine ...) aurait permis d'étoffer un *Sitz im Leben* qui tient justement à cœur à l'A. Le plan suit une progression chronologique en traitant tour à tour les lettres biographiques de la fin IV^e/début V^e siècle, la *Vita s. Melaniae iunioris* du milieu V^e siècle, la première *Vita s. Genovefae* de 520 environ; le quatrième et dernier chapitre regroupe les Vies mérovingiennes de Monégonde (par Grégoire de Tours), Radegonde (en deux versions) et Rusticule.

Dans cette séquence, la *Vita Genovefae* se voit attribuer une position centrale; sa nouveauté consiste à placer l'engagement public et non l'ascétisme au centre de la recherche de sainteté. Contrairement à ce qu'on lit chez s. Jérôme, il n'y a plus de place ici pour le lieu commun classique de la faiblesse féminine. Mais ce cas hors série n'aura pas d'effet d'entraînement immédiat sur la représentation de la sainteté féminine en Gaule; encore à la fin du VI^e siècle, Grégoire de Tours et Fortunat se rattachent plus au modèle antique de l'ascèse et de la fuite du monde. Il faut attendre la seconde Vie de Radegonde pour trouver sous la plume de Baudonivie une sainteté plus active, liée au statut social de la reine. A partir du début du VII^e siècle, le cadre de la recherche de perfection au féminin se déplace vers le cloître – encore qu'il faille sans doute mieux distinguer entre vie monastique et vie dans un monastère; la perfection ascétique ne passe plus tant par l'ascèse individuelle extrême que par la vie du cloître. Cette évolution a donc commencé à se faire sentir avant le déploiement de l'influence irlandaise sur le continent, dans le sillage de la tradition césarienne.

La méthode d'enquête utilisée par l'A. s'articule principalement autour d'une démarche lexicographique: surveillance des glissements de sens de vocables-clés comme *fides*, *devotio*, *virtus* ... Cela n'épuise pourtant pas la portée historique des documents concernés. Au delà d'une évaluation du public visé au moment de la rédaction des textes, à laquelle l'A. s'applique à bon droit, il reste à suivre la vie de ces témoins au fil des siècles, leur circulation et les conditions de leur réception dans la durée. Il arrive même que notre compréhension de la vraie nature d'une version primitive soit liée à sa mise en perspective avec des reformulations subséquentes, comme l'a bien vu l'A. pour s. Radegonde, mais pas pour s. Geneviève.

De l'époque où cet ouvrage était encore une thèse, il a gardé un acharnement à multiplier les renvois en note, d'autant plus incommode du fait de leur regroupement en fin de volume. La bibliographie, fort substantielle, pêche curieusement par la modestie de la place faite au secteur théologique de l'enquête sur les femmes dans le christianisme tardo-antique. L'A. aurait pu profiter de la contribution de Marta Cristiani, *La sainteté féminine du haut moyen âge. Biographie et valeurs*, dans: *Les fonctions des saints dans le monde occidental (III^e-XIII^e s.)* (colloque de Rome – 1988), Rome 1991, p. 385-434. Elle n'a pas pu connaître la thèse de Christa Krumeich, *Hieronymus und die christlichen feminae clarissimae*, Bonn 1993, XI-408 p.

Joseph-Claude POULIN, Québec

Michel BANNIARD, *Viva Voce*. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin. Ouvrage couronné par la chancellerie des Universités de Paris (Prix Marie-Louise Arconati-Visconti 1989), publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris (Institut des Études Augustiniennes) 1992, 596 S. (Collection des Études Augustiniennes, série Moyen-Âge et Temps Modernes, 25).

»A quelle époque a-t-on cessé de parler latin?« (Ferdinand Lot). In *Banniards Buch geht es um dieses Problem, zu welchem Zeitpunkt nämlich die romanischen Sprachen, das*

Spanische, das Französische und das Italienische, Latein als gesprochene Muttersprache abgelöst haben. Dieses in der europäischen Sprachlandschaft einzigartige Phänomen¹ ist viel diskutiert, aber an den kontroversen Theorien zu seiner Erklärung und Datierung kann man ablesen, daß es schwierig ist, eine Antwort auf die eingangs zitierte, programmatische Frage zu finden. In sieben umfangreichen Kapiteln spürt der Autor den wichtigsten Etappen der Entwicklung nach und stellt sie heraus. Ein einleitendes Kapitel ist den methodischen Grundlagen gewidmet, im neunten und letzten Stück werden die Ergebnisse vorgetragen. Bereits der Titel des ersten Abschnitts, »La communication, témoin et mesure de la Latinité«, weist darauf hin, daß Banniard die Grundgedanken der modernen Linguistik zu Hilfe nimmt und von verschiedenen Situationen der Kommunikation ausgeht (S. 16; 41–42: schematische Darstellung). Die wichtigsten Ausdrücke sind im »Lexique linguistique« (S. 552–553) mit kurzen Definitionen zusammengestellt.

Der knappe, aber klare Überblick über die bisherigen wissenschaftlichen Positionen, übrigens durchaus spannend und unterhaltsam zu lesen, läßt erkennen, zu welchen Aporien methodische Unsicherheiten führen und wie gefährlich es ist, nicht über die Grenzen der eigenen Disziplin hinauszuschauen. Banniard zeigt dabei auch, wie verhängnisvoll sich liebgewordene Vorurteile auswirken, wenn es um die Einordnung bekannter Phänomene geht: die Jahrhunderte zwischen Antike und Mittelalter gelten, freilich erst in neuerer Zeit, gemeinhin als Periode des Niedergangs und der Kulturlosigkeit – ein historischer Irrtum; und was die Beurteilung der literarischen Topik betrifft, schreibt der Autor: »Répéter que les textes de la période présentent souvent des lieux communs qui se reproduisent d'auteur en auteur et d'œuvre en œuvre est devenu ... un ›topos‹ de la science moderne elle-même.« (S. 50). Es geht im Prinzip um die Frage nach dem Verhältnis von gesprochener und geschriebener Sprache seit der Spätantike. Die Analogie konkreter Gegebenheiten unserer Zeit (Dialekte und ihre Verständlichkeit; die Sprache in den Schwarzenghettos Nordamerikas) zu Situationen der damaligen Zeit vermag die Probleme zu erhellen. Methoden der modernen Dialektforschung und der Völkerkunde (Lévy-Strauss) im Verein mit historischen Überlegungen erleichtern es, »s'interroger sur les phénomènes de conscience linguistique à travers les problèmes de la communication« (S. 33). Im Zentrum stehen die »intercompréhension« (= »existence d'une compétence passive réciproque entre deux ou ›n‹ interlocuteurs«) (S. 35–36), die Frage also, in welcher sprachlichen Form ein gebildeter Redner den höchsten Grad des Verstehens bei einem weniger gebildeten Publikum erreichen kann, und die Rolle des »latin parlé populaire« oder »latin parlé tardif« (S. 43, 45) auf dem Weg zu den eigenständigen Volkssprachen. Die Frage Ferdinand Lots kann also umformuliert werden: »à partir de quand l'écriture latine s'est-elle avérée définitivement inapte à transcrire la langue parlée populaire, et, donc, quand a-t-il été indispensable de concevoir une nouvelle ›scripta?‹« (S. 46).

Eine historische Konstante ist bei diesen Betrachtungen das Christentum, das Jacques Fontaine in seinem Vorwort als »religion du Verbe communiqué par la parole humaine« bezeichnet – ein Faktor, dessen Bedeutung kaum zu überschätzen ist. Freilich gibt es »limites et frontières de l'étude«. Es ist klar, daß gesprochene Sprache und »communication« zwischen Antike und Mittelalter jetzt nur mehr indirekt erfaßt werden können. Abgesehen von der Frage, welche »testimonia« heranzuziehen sind – in erster Linie Texte der Pastoral, Heiligenviten und Rechtstexte, die auf Prozesse der sprachlichen Entwicklung reagieren müssen –, macht sich auch hier das Fehlen verlässlicher kritischer Textausgaben bemerkbar. Doch die Fülle des Materials bleibt überwältigend: »Notre projet était de suivre lentement le cours de chaque siècle, pays par pays, en analysant par priorité les enseignements que prodiguent les principaux auteurs. Programme trop ambitieux, sans doute, pour un seul chercheur: il a fallu s'en écarter

¹ Die Frage für das heutige Rumänien und die Gebiete von Noricum und Pannonien ist zunächst beiseitegelassen und wäre noch zu untersuchen (vgl. S. 492 Anm. 28).

et même renoncer à exploiter tous les dossiers préparés. Le lecteur trouvera, à ce prix, une étude de dimensions raisonnables« (S. 48).

Banniard versucht trotzdem, chronologisch vorangehend, für Italien, Spanien und Gallien »une histoire littéraire d'un procès linguistique« (S. 32; 49) zu schreiben.

Das zweite Kapitel des Buches, »L'âge d'or augustinien«, illustriert das Ringen um den angemessenen sprachlichen Ausdruck in Anbetracht eines heterogenen Publikums. Stichworte wie »joies de la communication«, »accepter les compromis«, »Realia: le lector; ponctuation et prononciation« zeigen, worum es Banniard geht. Der letzte Abschnitt ist der »africitas« gewidmet, insbesondere den »soziolinguistischen Reflexionen«, die Augustinus angesichts der Eigenheiten des Lateins in Afrika niederschreibt, das zu seiner Zeit in Hippo für eine breite Bevölkerungsschicht ebenso Muttersprache ist wie in Italien. Gegenüber der Norm der Grammatiken gibt er mit Quintilian dem Sprachgebrauch den Vorrang: »superest consuetudo«. Damit gesteht Augustinus auch dem literarisch ungebildeten Volk ästhetisches Gespür zu. Die besondere Lage der römischen Provinz Afrika und die Tatsache, daß die sprachliche Entwicklung dort frühzeitig einen endgültigen Abschluß fand, begründen zugleich Sonderstellung und Exemplarität ihres Falles.

Im dritten Kapitel, »Grégoire le Grand et la pastorale en Italie lombarde«, geht es um Bildung und kulturellen Austausch um 600 und ihre konkreten Probleme. Wie weit ist die Stimme des Predigers in einem Kirchenraum hörbar? In welchem Maß entspricht die schriftliche Form einer Predigt ihrem Wortlaut im mündlichen Vortrag?

Mit dem vierten Kapitel, »Isidore de Séville et la recherche d'un équilibre stylistique«, begibt sich Banniard in das westgotische Spanien des 7. Jhs., für das Antike und Römerherrschaft bereits Vergangenheit sind und dessen sprachliche Situation in den Schriften Isidors dokumentiert ist. Die wichtigsten Quellen für das fünfte Kapitel, »Échanges linguistiques en Gaule mérovingienne«, sind eine Reihe von Heiligenviten (Übersicht S. 276). Obwohl sich noch kein Bruch in der lateinischen Kommunikation abzeichnet, kann man bereits von »Zweisprachigkeit« am Königshof reden. Der Übergang zu einer romanischen Volkssprache manifestiert sich in Liedtexten und Parodien.

Das sechste Kapitel, »Alcuin et les ambitions d'une réforme ecclésiastique«, setzt sich vor allem mit Briefen auseinander (Übersicht S. 308–309), Quellen, die die Situation im frühen Mittelalter beleuchten. Für Alcuin kann man sagen: »[il] vint d'un espace lointain et isolé où la chrétienté et la romanité avaient été reconquises au prix d'une dure ascèse intellectuelle« (S. 305).

Das siebte Kapitel, »Illusions et réalités d'une réforme culturelle laïque«, ist derselben Zeit unter einem anderen Aspekt gewidmet. Es geht um Fragen des Kults und um die entscheidende Rolle der Beschlüsse des Konzils von Tours 813: trotz aller Reformbemühungen wird der Graben zwischen geschriebener und gesprochener Sprache immer tiefer.

Das achte Kapitel, »La réaction mozarabe à Cordoue: un IX^e siècle de ruptures«, beschäftigt sich nochmals mit Spanien. Ihm kommt insofern eine besondere Bedeutung zu, als diese Seite der Entwicklung der lateinischen Welt oft vernachlässigt wird.

Im neunten Kapitel, »Conclusion. Évolution de la communication et époques du changement linguistique«, werden konkrete Ergebnisse formuliert. Zunächst können die fünf Jahrhunderte, um die es geht, in drei Etappen der Entwicklung gegliedert werden: von 400 bis 650, von 650 bis 750, nach 750 (vgl. auch den Überblick S. 534). Das Ende der »communication verticale latine«, der Zeitpunkt also, zu dem es keine »intercommunication« mehr gibt, ist für die »France d'oïl« um 750–800 anzusetzen, für die »France d'oc« um 800–850, für das mozarabische Spanien um 850–900, für den Norden und das Zentrum Italiens um 900–950. Für Süditalien ist die Frage noch offen. Dann geht es Banniard nochmals darum zu zeigen, in welchem Maß man sich der sprachlichen Veränderungen bewußt war. Er widmet einen weiteren Abschnitt verschiedenen linguistischen Modellen, um mit einer eher theoretischen Übersicht zu schließen.

Der Anhang in vier Teilen bietet einen kurzen Blick auf den griechischsprechenden Orient, eine Bemerkung zur griechischen Übersetzung der Vorrede zu den »Dialogi«, eine Zusammenstellung der wichtigsten »testimonia« für die Besonderheit Italiens in der Zeit der Karolinger und der Ottonen, und schließlich vier Dokumente, in denen sich der Übergang des Lateins in die Volkssprache manifestiert, und die Erläuterung der linguistischen Termini. Es folgen Bibliographie, Index locorum und Index nominum.

Banniards Belesenheit und seine Sicherheit in der Auswahl und der Interpretation der Quellen führen ihn zu einer differenzierten Antwort auf eine alte Frage. Damit ist nicht nur die weitere Forschung in dieser Richtung auf eine neue Grundlage gestellt, das Buch ist zugleich die Basis für ein besseres Verständnis von Kultur und Literatur einer vielfach verkannten Epoche und damit auch ein unerlässliches Hilfsmittel für historische Forschungen. Abgesehen von der wissenschaftlichen Leistung ist die Darstellungskunst des Verfassers hervorzuheben, die oft literarische Qualität hat. Die beiden Vorbemerkungen, nämlich der Dank des Autors und besonders die Préface von Jacques FONTAINE als Banniards Lehrer und Betreuer der Reihe, sind so persönlich und herzlich gehalten, daß sie das beste Licht nicht nur auf dieses Buch werfen, sondern auch auf die »Schule«, aus der es kommt.

Mechthild PÖRNBACHER, München

Franz DORN, Die Landschenkungen der fränkischen Könige. Rechtsinhalt und Geltungsdauer, Paderborn (Schöningh) 1991, 394 p. (Rechts- und staatswissenschaftliche Veröffentlichungen der Görres-Gesellschaft, N.F. 60).

Comment, dans la pénombre documentaire des VI^e-X^e siècles, savoir ce qu'un roi franc veut et espère lorsqu'il »donne« une terre à un fidèle, à un diacre, à un établissement? Comment la donation est-elle reçue, conservée, transmise? Peut-on avoir confiance en un formulaire qui insiste tantôt sur la perpétuité, tantôt sur le lien direct avec la fidélité due au souverain? Pourquoi, si la donation est perpétuelle, peut-elle être remise en cause et doit-elle être confirmée? La »donation« obéit-elle à une typologie, s'articule-t-elle avec le bénéfice et la vassalité? En quelle mesure ces pratiques fondent-elles un droit »public« ou s'insèrent-elles dans des dispositifs mieux attestés, au moins dans les recueils de formules, par l'acte privé? Dès le XIX^e siècle, les historiens du droit, tels Paul Roth et Georg Waitz, se sont affrontés sur la question; Heinrich Brunner et, pour la période postérieure, Dietrich von Gladiß ont approfondi le débat. Il a fallu bien du courage à Franz Dorn pour reprendre l'étude à nouveaux frais, comme il faut – ce qui ne saurait être un reproche – une certaine ténacité à son lecteur. L'auteur rappelle, plus ou moins rapidement, la pratique chez les autres »barbares« (Wisigoths, Longobards, Burgondes, Bavarois, Anglo-saxons), puis examine méthodiquement la pratique des souverains mérovingiens et carolingiens, s'arrêtant longuement aux donations faites à des particuliers, sans négliger les *aprisiones*, étudiant de façon symétrique et plus rapide les donations aux établissements ecclésiastiques, réservant enfin une dernière partie aux pratiques complémentaires, confirmations et confiscations.

Le corpus (diplômes, recueils de formules, textes normatifs, procédures en justice) a été réuni avec soin, ce qui constitue la première et incontestable réussite de l'ouvrage, dont la consultation sera indispensable aux historiens des royaumes francs. Les conclusions, elles, ne peuvent être que prudentes: la typologie et les hypothèses de Brunner sont en particulier révisées (il n'y a pas de preuve explicite, sous les Mérovingiens, de donations de biens transmissibles héréditairement mais inaliénables par ailleurs), l'évolution chronologique des pratiques est confirmée et précisée (part semble-t-il croissante des »donations« pleines et héréditaires). L'auteur pourtant est prisonnier et de ses sources et de sa démarche. Les sources sont ce qu'elles sont et il faut se contenter de peu puisque, acte de donation à part, l'on n'a presque jamais de renseignement sur le sort des biens donnés à des laïques: les seuls actes